



MONTRÉAL, 8 DECEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme,

NOTES DE LA DIRECTION

Les personnes qui ne sont pas abonnées et qui tiendraient à s'assurer un numéro de Noël, peuvent nous envoyer cinq centimes en timbres et nous l'expédierons franco.

Il s'est glissé quelques erreurs dans la poésie de M. J. Charbonneau, que nous avons publié dans notre dernier numéro.

Dans le troisième vers de la première strophe il faut lire détresse au lieu de tristesse; troisième strophe, enivrants pour enivrant; quatrième strophe, tombés pour tombées.

Abonnés! commencez la nouvelle année sans dette. Payez votre abonnement maintenant et gagnez une prime.

ÉCHOS DE PARTOUT

Un personnage fort important, qui eut en Angleterre et en Amérique une véritable célébrité, vient de mourir. Il s'agit du secrétaire de Dickens, le fameux Dolby, l'organisateur des grandes tournées de lectures et de conférences, où l'auteur de *David Copperfield* trouvait les succès qui flattaient tant sa vanité.

Dolby était souvent honni pour ne pas réussir à caser quatre mille personnes dans une salle qui n'en tenait pas deux mille. Un journal américain l'appela un jour pour cette raison "l'homme à la tête de pudding". Cette expression égaya tant Dickens qu'il répétait sans cesse en riant: *Pudding-headed Dolby* et qu'il lui écrivait même M. P. H. Dolby.

Le pauvre Dolby s'est éteint dans un asile charitable, sans le sou et revenu de toutes les grandeurs.

Un riche Américain, M. Broadway Rouss, devenu aveugle, avait offert, il y a quelques années, une récompense d'un million de dollars à tout oculiste qui lui rendrait le don précieux de la vue.

Il vient, toutefois, de déclarer qu'il retire cette offre, s'étant vainement soumis aux opérations effectuées sur lui par près de deux cents spécialistes et ayant fait exercer, tout aussi vainement, un même nombre d'opérations sur un aveugle pauvre, un M. Martin, qu'il payait pour tenter, avant lui, des expériences.

M. Charles Broadway Rouss renonce à jamais revoir la lumière. Il se résigne avec joie à la cécité pour ne plus avoir à subir de nouvelles opérations chirurgicales.

M. Broadway Rouss est devenu d'un scepticisme extrême envers la science des oculistes.

Le temps qu'il faudrait pour faire le tour de la terre: Cela dépend naturellement de l'espèce du voyageur.

Un homme, marchant à pied d'une allure égale et modérée mettrait 428 jours.

Un train rapide 40 jours.

Une parole 32 heures.

Un boulet de canon, 21 heures.

Un rayon de lumière, un peu plus d'un dixième de seconde.

Une décharge électrique un onzième de seconde.

Ce qui marche le plus lentement, c'est la vérité, et le plus vite c'est la flatterie.

Naples vient de voir rentrer dans ses murs un certain Francesco Crea, âgée de soixante-seize ans qui sort du baigne de Porto-Ferrajo après avoir subi trente ans, la peine qu'un autre mérita.

Ce malheureux, victime judiciaire, serait certainement mort aux galères si le véritable auteur du crime pour lequel il avait été condamné n'était venu se dénoncer lui-même aux autorités, il y a trois mois, parce que la prescription lui était désormais acquise.

Francesco Crea a passé vingt ans au baigne de Civita-Vecchia, quatre à Porto-Longone et six à Porto-Ferrajo.

On peut s'imaginer l'état misérable où il se trouve.

Mais quelle compensation la justice humaine offre-t-elle à une aussi grande détresse physique et morale dont elle seule est cause?

Aucune.

Un négociant de Milan qui, une nuit, n'avait cessé de rêver de sa fille, décédée il y a quelques années, résolut une fois éveillé, de mettre son rêve à profit.

A son sens, le songe devait avoir une signification. Or, ce jour-là c'était précisément jour du tirage d'une loterie. Le négociant, homme prévoyant, se rendit aussitôt au bureau pour y jouer les numéros 4, 13, 24 (sa fille avait vécu 24 ans, 13 jours et 4 heures). Il plaça \$2.00 sur un ambe et \$8.00 sur le terne. Comme les trois nombres sortirent, il ne gagna pas seulement l'ambe, c'est-à-dire 250 fois sa mise, soit \$500, mais encore le terne ou 4,250 fois sa mise, soit \$34,000.

Son rêve lui a donc rapporté la coquette somme de \$34,500.

Si les Américains n'existaient pas, les journalistes européens les auraient inventés pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs.

Mais heureusement, ils n'ont pas eu cette peine; les dignes descendants des Yankees ne demandent qu'à vivre et qu'à étonner du bruit de leurs exploits — Christophe Colomb n'a pas découvert en vain l'Amérique!

Et il n'est pas de jours où ils n'aient à signaler quelques manifestations de leur esprit curieusement inventif.

C'est aujourd'hui la création d'un hospice d'ex-millionnaires.

Un certain Richard Ferris qui fut pendant cinquante ans président de la Banque de New-York, vient d'acheter le château historique de Poughkepsie avec des fonds laissés à cet effet, par un de ses amis, M. Samuel Pingle.

L'hospice ne recevra que des millionnaires qui ont fait et perdu leur fortune.

Il est à craindre que le dit hospice ne soit bientôt encombré. Car il y a aux Etats-Unis, on le sait encore, plus de gens ruinés que de millionnaires.

Il y a en ce moment dans quelque ville de l'Ohio une malle égarée qui contient une fortune: 20,000 louis en argent, des bijoux, des médailles et des papiers d'une valeur considérable, à ce qu'on croit. Cette malle appartenait à un sieur McDonald, le champion des danseurs d'Amérique, lequel est mort ces jours derniers à Chicago, chez sa tante, Mme Brogan.

L'infortuné danseur était atteint d'une maladie nerveuse qui lui avait enlevé l'usage de la parole et ne

lui permettant pas de se servir de ses mains. Malgré toutes les questions de sa tante et des autres personnes qui l'entouraient à son lit de mort, Mc Donald a été dans l'impossibilité d'indiquer l'endroit où il avait laissé la fameuse malle, dont il ne s'était jamais séparé au cours de ces nombreux voyages.

On voyait que le mourant faisait des efforts surhumains pour dire quelque chose, ou tout au moins faire un signe pouvant donner une information quelconque.

Mais hélas! tout a été inutile. Le danseur s'est éteint sans pouvoir faire connaître où était sa malle. On suppose cependant qu'il a dû la laisser, ou qu'elle s'est égarée à Xenia, ou dans une localité voisine, et avis en a été donné aux autorités d'un grand nombre de villes de l'Ohio, où se font actuellement des recherches minutieuses.

Bonne récompense à qui retrouvera la malle et rapportera aux héritiers la fortune intacte.

Un romancier anglais dont nous taïrons le nom, homme perfide, et astucieux autant que cruel, vient de mettre à exécution le plus noir des desseins. Et le succès aveugle a couronné, au-delà de toute expression, son méfait.

Jugez-en plutôt.

Cet homme de lettres ayant imaginé de recopier à la machine à écrire le texte intégral d'*Ivanhoé*, présenté aux principaux éditeurs de Londres le fameux roman de Walter Scott sous ce titre nouveau: *Quand Jean était roi d'Angleterre*.

De presque tous les éditeurs il reçut des réponses plus qu'extraordinaires et qui font rêver un peu.

La maison John Murray lui fit savoir que son "lecteur," bien que jugeant l'œuvre laborieuse et profonde, ne lui conseillait pas de l'accepter. MM. Smith, Elder & Cie firent l'éloge de l'ouvrage, mais s'excusèrent, en raison des engagements déjà pris par elle. La maison Ward & Soughton voulut bien proposer à l'"auteur" quelques modifications qu'elle jugeait indispensables.

Quand à la célèbre maison Miller & Cie après avoir condamné en principe les fictions historiques, comme étant aujourd'hui complètement démodées, elle reprochait au romancier d'avoir imité un peu trop servilement les *Amants de la Forêt*, une de ses dernières et retentissantes publications.

N'est-ce pas étonnant et cela ne doit-il pas nous donner à réfléchir?

Le prince Édouard d'York, petit-fils du prince de Galles et futur monarque du Royaume-Uni, est un garçonnet de six ans au caractère impétueux et à l'esprit autoritaire. Il se trouvait dernièrement en visite avec sa gouvernante, Mlle Bricka, chez la duchesse de Sutherland. Tandis que celle-ci s'entretenait avec Mlle Bricka, le jeune prince d'York se rendit dans le parc et proposa aux filles de la duchesse de Sutherland de se livrer à un jeu nouveau dont il était l'inventeur: le jeu de la guerre du Transvaal.

—Je suis lord Roberts, fit-il. Vous, continua-t-il en s'adressant à une fille de la duchesse, vous êtes le président Kruger, vous êtes l'oncle Paul. Et maintenant, la guerre est déclarée.

À ces mots, la jeune Anglaise qui figurait le président de la république sud-africaine se repandit en protestations indignées:

—Arrêtez, criait-elle, je ne joue pas! C'est moi qui veux faire lord Roberts, je ne veux pas faire Kruger. Kruger, c'est vous.

Le prince d'York persistant dans son dessein de représenter lord Roberts, une bataille acharnée s'engagea aussitôt: ce fut Spion-Kop à Lilliput. Par malheur, la Tugela aussi coulait dans le voisinage sous les espèces d'un ruisseau, profond d'un pied ou deux, un élégant et clair ruisseau de parc anglais. Une charge désespérée de Kruger ayant acculé lord Roberts sur cette rive, le jeune prince général tomba à l'eau. Aux cris qu'il poussa, sa gouvernante accourut, et l'on repêcha le vaincu que l'on fourra au lit séance tenante, avec des assiettes chaudes sur l'estomac.